

L'ARTISTE DEVANT LE COURAGE

par

M. JEAN CARDOT

délégué de l'Académie des beaux-arts

Mes chers confrères de l'Institut m'ont assigné la tâche de parler du courage ; plus que du courage de l'artiste, mais plutôt de l'artiste devant le courage. En fait, ils m'ont demandé de parler de moi, face à la sculpture du général de Gaulle, de Sir Winston Churchill et de Pierre Messmer.

Alors que me paraissait accompli l'essentiel de mon œuvre monumentale, dominée par la représentation de formes non figuratives, survient une première commande. On me demande de statuer Churchill ; et de revenir à la statuaire, en cette fin de XX^e siècle, comme au bon vieux temps de l'Académie !

Il paraît que j'y réussis assez bien. On me commanda de Gaulle. Puis l'Institut me fit l'honneur de me demander d'immortaliser dans le bronze, notre chancelier, Pierre Messmer. Ce qui me vaut aujourd'hui, de devoir disserter sur la représentation du courage, dans la sculpture.

J'avais affiché dans mon atelier de l'École des beaux-arts, à l'attention de mes élèves, cette phrase de Marcel Proust, qui agaçait paraît-il Derrida :

« Une œuvre sur laquelle on met des théories, c'est comme un cadeau sur lequel on a laissé le prix. »

C'est vous dire combien la tâche que m'imposent, à cet instant, mes devoirs d'académicien me fait violence.

Notre époque confond trop souvent l'art et le discours sur l'art, *je le déplore*

Mon discours, c'est ma sculpture.

Et il m'est très difficile de m'exprimer autrement.

Mes confrères m'interrogent :

Comment ai-je appréhendé la statue de de Gaulle, celle de Churchill et le portrait de Pierre Messmer, dans lesquels ils voient l'image du courage ?

C'est sans doute que le nom de ces grands hommes évoque, à lui seul, **cette vertu**.

Il suffirait donc de les faire ressemblants et la tâche du sculpteur s'en trouverait singulièrement simplifiée.

Mais ce n'est pas aussi simple.

Le visage de Pierre Messmer exprime le calme, la sagesse et la sérénité. Comment imaginer, en fixant ses traits dans la glaise, les exploits de ce héros au profil de sénateur romain ?

Je crois bien que les dangers qu'il a affrontés, de Bir Hakeim au Tonkin, lui ont été plus naturels que les longues séances de pose, le contraignant à l'inaction, auxquelles il s'est astreint avec tant de gentillesse.

Je faisais celui qui ne veut pas comprendre lorsque Pierre Messmer me disait, mi admiratif, mi interrogateur :

« Ça vient bien ? »

Jusqu'au jour où je lui annonçai la fin de son calvaire, et où il avouait par un large sourire son soulagement.

Et je me demande s'il ne faudrait pas parler, aussi, du courage du modèle.

Pour concevoir leur statue, j'ai vécu plus de deux ans avec Churchill et autant avec de Gaulle.

De Churchill, la reine d'Angleterre a dit, faisant son éloge funèbre :

« La survivance de notre pays... sera un **monument perpétuel** à la mémoire de ses dons de chef et de son indomptable courage. »

Sur le plan monumental, je ne pouvais faire mieux, ni plus perpétuel... que l'Angleterre !

Churchill a, pardonnez-moi l'expression, « une gueule ». Lorsqu'il avance, il semble que rien ne pourra l'arrêter.

Pour un sculpteur, c'est un régal.

Et pourtant, comme la conception fut difficile !

Un de ses familiers m'a dit, lors de l'inauguration, que sa statue ressemblait à l'allure qu'il avait lorsqu'il sortait d'un de ses orageux entretiens avec le Général.

Je ne pouvais espérer un plus beau compliment.

De Gaulle, c'était différent, plus intériorisé, en apparence plus subtil. J'ai revu de nombreuses fois, en film, la descente des Champs-Élysées le 26 août 1944, « la seule journée qui méritât d'être vécue », écrivit-il à Michel Droit.

- À quoi pense-t-il ?

Il n'exprime aucun geste de triomphe. À peine un sourire.

Ses pas semblent effleurer les pavés de Paris.

Son regard survole la multitude. Et, dans la foule immense, de Gaulle paraît seul.

En cherchant, comme disait Proust, à mettre des théories sur mon œuvre, je lis ces mots de Wladimir Jankélévitch :

« Il y a toujours un élément de solitude dans le courage et toujours plus de courage à rester seul. Quand ce ne serait que parce que le courage est **de faire** ! »

Si de Gaulle est l'image du courage ce jour-là, ce n'est pas le courage du combattant. C'est le courage de l'homme qui se sait investi d'un destin national, et qui a conscience que tout **reste à faire**.

C'est ainsi que je l'ai senti et que j'ai voulu le représenter.

Courage de faire. Courage de remettre en cause l'œuvre jusqu'à ce que l'on croie l'œuvre achevée.

Ou simplement, courage physique du sculpteur.

Giorgio Vasari raconte qu'il y avait à Florence un énorme bloc de marbre, « un colosse informe avec un trou entre les jambes et tout mal bâti et estropié, abandonné depuis la mort de Donatello, et que personne n'osa toucher pendant quarante ans ! ». Et puis, vint un jeune homme au visage d'ange... **qui osa** ! « Il entoura complètement le marbre de maçonnerie et de planches, et y travaillant sans cesse sans que personne ne puisse le voir, il amena son œuvre à sa dernière perfection. »

Et Vasari raconte que Michel-Ange brûla ses esquisses « pour que personne ne voie la peine qu'il avait prise et toutes les tentatives qu'il avait faites pour n'apparaître que parfait ».

Et ce bloc de marbre tout mal bâti et estropié conçu dans la peine, ce fut David !

J'appartiens à cette génération, cher Maurice Druon, qui eut à apprendre un chant de guerre et de paix, un chant qui résonne encore à mes oreilles, un chant de ferveur et de courage.

Ce « chant des partisans » aux accents si mélancoliques.

Ce chant qui nous rappelle l'engagement des artistes dans tous les combats pour l'humanité. Jusqu'à la prison, au martyre ou au suicide.

Federico Garcia Lorca, pauvre martyr fusillé, et tous ceux qui ne purent survivre au triomphe de la barbarie, de Stephan Zweig à Miguel de Unamuno.

Je pense à ces mots de Clarice Lispector :

« L'acte créateur est une douleur. Il faut un courage fou, effarant. C'est de courage que j'ai besoin... Et l'acte créateur est dangereux : vous pouvez être amené là d'où il n'est pas certain que vous puissiez revenir ».

Courage de Cézanne, courage de Beethoven, courage de Mozart...

Ils sont nombreux ceux que la création a menés jusqu'au point de non-retour, de Vincent Van Gogh à Yves Klein, et tous ceux dont le nom est tombé dans l'oubli.

« Je n'ai pas la force de terminer mes peintures » écrit Nicolas de Staël.

Ce fut sa dernière lettre.

Selon Claude Allègre, « la première qualité d'un créateur, c'est le courage – le courage d'affronter le scepticisme, le conformisme et, finalement, le doute et la jalousie ».

Vous dire qu'il m'a fallu du courage pour accepter ces commandes serait mentir. Voir son œuvre installée sur un des plus prestigieux emplacements qu'il puisse rêver : quel sculpteur ne serait pas tenté par un tel défi ?

Des commandes comme celles-là ne se refusent pas.

Mais aujourd'hui, à côté du « politiquement correct », il y a « l'artistiquement correct ».

À cette morale du conformisme ambiant, qui n'est jamais que le prolongement moderne de tous les obscurantismes et qui légitime toutes les censures, se superpose une esthétique exclusive, intolérante, négationniste.

Comment ne pas avoir envie de la bousculer ?

Affirmer la richesse et la merveilleuse diversité de l'expression artistique. Montrer que nul ne détient la vérité, que l'acte de création est un acte de liberté.

Que, non ! La peinture n'est pas morte.

Que, non ! La sculpture n'est pas morte.

Accepter les contraintes de la commande en ayant le courage d'être soi-même.

Accepter la fonction sociale du métier de sculpteur.

Prendre le risque d'être aussi « artistiquement incorrect ».

Revenir à la figure.

J'aime le métier de sculpteur.

Après les longs mois de recherche solitaire, de dialogue avec le modèle...

Si je vous disais qu'il m'est arrivé de me réveiller la nuit en conversation avec de Gaulle !...

après beaucoup de doutes et de tâtonnements, surviennent des moments d'intense activité, de plaisir presque sensuel, si intenses que l'on en perd la notion du temps.

Alors la main anticipe l'idée et l'œuvre apparaît dans sa forme définitive, parfois en quelques heures. C'est ce qui m'est arrivé pour Churchill, dont le modèle est né en une matinée, après les longs mois de la maladie de Cardita, où rien ne pouvait se faire.

Et commence le travail monumental.

Depuis Michel-Ange, rien n'a beaucoup changé, il y faut de la sueur et de la peine. Contrairement à ce que l'on pense, il ne suffit pas d'agrandir une maquette pour en faire un monument.

C'est une re-création, mais cette fois se met en place tout un travail d'équipe

passionnant avec les assistants et le fondeur.

Et l'alchimie de la fonte y ajoute un mystère.
Et jusqu'au démoulage, l'angoisse demeure.

Le travail du créateur est une douleur, il y faut du courage,
mais j'avoue que j'y ai trouvé bien du plaisir.